

No. 23.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXXI

—Non, disait-il, je ne suis pas meilleur que ces meilleurs. Ce n'est pas la pitié qui est ma vertu, Marsa, c'est mon amour. Et je t'aime!

Il l'aimait, certes, il l'aimait ô de toute la puissance d'un amour unique. Il l'aimait à oublier tout, à ne pas voir même que le beau sourire de Marsa avait comme une poésie d'au delà où passait un appel de l'éternité. Il l'aimait à ne penser qu'à cette femme, à ce charme possédé, à cet enivrement des premières caresses, à ce rêve d'amour réalisé dans l'air de la patrie adorée. Il l'aimait à laisser sans réponses les lettres toujours charmantes que lui écrivait de ce Paris, si éloigné maintenant la petite baronne Dinati, les missives, plus graves, qu'il recevait de ses compatriotes, voulant qu'il utilisât pour son pays, maintenant qu'il était revenu, son intelligence supérieurs, comme il avait autrefois utilisé son courage.

«L'heure est décisive, lui disaient de vieux amis. On s'efforce de réveiller en Hongrie, contre les Russes que nous aimons, des souvenirs de combats, des haines éteintes, et cela au profit d'une alliance allemande, qui répugne à notre race. Apportez l'appui de votre nom, de votre valeur, à notre cause. Entrez à la Diète de Hongrie. Votre place y est marquée au premier rang, comme jadis au combat.»

Et Andras souriait.

—Si j'étais ambitieux pourtant! disait-il en souriant à Marsa. Puis il ajoutait:

—Mais je ne suis ambitieux que de ton bonheur!

Le bonheur de Marsa! Il était profond, calme et doux comme un lac. Il semblait à la Tzigane qu'elle faisait un rêve, un beau rêve, un rêve paisible, reposant, doux comme une brise. Elle s'abandonnait à cette joie profonde avec des tendresses d'enfant. Elle était d'autant plus heureuse qu'elle avait la sensation exquise que ce songe n'aurait pas de déception, pas de réveil.

Il finirait dans toute la séduction de sa poésie.

Marsa éprouvait cette impression résignée qu'elle ne survivrait pas à l'immense joie que lui avait accordée la destinée. Elle ne se révoltait pas contre cet arrêt. Il lui semblait doux et juste. Elle n'avait jamais souhaité d'autre dénouement à son amour. Mourir aimée, mourir sous un baiser de pardon tombé des lèvres d'Andras, des bras du bien-aimé passer doucement dans les bras de la mort, et s'endormir et sourire à l'éternel sommeil! Qu'avait-elle souhaité de plus exquis, dans ses plus beaux espoirs, la fille de la Tzigane?

Elle avait, lorsque les gens du prince la saluaient de ce nom de *princesse* qui était le sien, des frémisses soudains, comme si elle usurpait ce titre; elle voulait être Marsa pour le prince, la Marsa dévouée comme une esclave qui le regardait de ses grands yeux reconnaissants et pleins d'amour. Mais elle ne voulait être que cela. Il lui semblait, dans la vieille demeure de Zilah, nid de soldats, airs d'aigles, qu'elle était une sorte d'étrangère. Mais elle se disait à elle-même, souriante:

—Qu'importe! pour si peu de temps!

Un jour, le prince Andras reçut de Vienne un grand pli cacheté. Le ministre Ladany engageait vivement Zilah à se rapprocher de la capitale autrichienne, à présenter dans les salons de Vienne et même à la cour de l'empereur la princesse Zilah dont la colonie autrichienne de Paris vantait beaucoup la beauté. Marsa demanda au prince ce que contenait cette lettre.

—Rien. Une invitation à quitter notre solitude! Nous sommes si bien ici...

Marsa ne questionna plus, mais elle songea qu'elle ne voudrait jamais imposer au prince de la conduire dans cette cour qui le réclamait. Pour elle à ses propres yeux, elle était toujours la Tzigane et, Menko fût-il mort, elle ne consentirait jamais à ce que Zilah la présentât à des gens qui avaient pu connaître le comte Michel.

Non, non, rester blottie dans le cher oubli, au fond du château, les yeux dans les yeux, lui ne vivant que pour elle, elle ne respirant que pour lui, et laisser aller le monde, avec ses séductions et ses tapages, ses fausses joies et ses amitiés fausses! Ne demander à la vie que ce qu'elle a de vrai: une halte entre deux épreuves, une joie entre deux sanglots. Et s'aimer!

S'aimer jusqu'à cette séparation qu'elle sentait venir, jusqu'à cette fin qui avançait, son pauvre corps de malade n'étant plus que la diaphane prison de son âme. Elle ne se plaignait pas, et délicieusement se sentait comme glisser avec une douceur charmée vers cette terre où dans un dernier baiser, dans un dernier soupir, elle dirait à Andras: —Adieu!

Lui, la voyant chaque jour plus pâle, plus faible, s'effrayait mais espérait pourtant qu'après l'hiver, rude l'à-bas, Marsa reprendrait ses forces. Il avait appelé au château un médecin de Vienne qui luttait avec une vaillance obstinée et savante contre le mal dont souffrait la Tzigane. Anémie, langueur, impossibilité de vivre qui, par les mois glacés, faisaient rester Marsa des jours entiers devant la haute cheminée armoriée où brûlaient les chênes énormes. Andra regardait les petits pieds frileux de la jeune femme appuyés au fer forgé des landiers; et la flamme avivait de rose les joues de Marsa et ses beaux grands yeux qui brillaient, il se disait qu'elle vivrait et vivrait certainement heureuse!

D'ailleurs, le printemps venait, avec ses éveils de sève, les gouttelettes vertes et les blanches écloisons des fleurs au bout des branches. Les bourgeons s'ouvraient et les odeurs de terre rajeunie, de fleurs ouvertes, montaient, subtiles, dans l'air attiédi.

A sa fenêtre, regardant par-dessus les murailles, les bois, les touffes poudrées de renouveau, les fonds d'une verdure tendre où des bouquets d'or fin ou de blanc d'argent brillaient comme des aigrettes, Marsa disait à Andras:

—Il doit faire bon, l'à-bas, à Maisons, au Val des Violettes!

Mais elle ajoutait bien vite:

—Nous sommes mieux ici, bien mieux! Et il me semble même que j'ai toujours, toujours vécu dans ce beau château où vous m'avez recueillie, vous, comme une pauvre hirondelle battue du vent...

Il y avait, —sous la fenêtre, —allongée comme un ruban d'argent, une route que les poudroiemens de la poussière de Mica faisait, parfois, dans le soleil, ressembler à un fleuve. Marsa la regardait souvent, cette route, comme si elle y revoyait le grand chaland du barrage, sur la Seine, et comme si, là, quelque bande de Tziganes allait apparaître, avec les jours d'avril.

—Je voudrais, dit-elle un jour à Andras, entendre les airs que jouaient les miens autrefois!

Elle se trouvait, avec le printemps revenu, plus faible qu'elle ne l'avait jamais été. La première chaleur de l'air lui entraînait dans les veines comme une griserie douce. Elle sentait sa tête alourdie et, dans tout son corps, un alanguissement heureux. Elle eût voulu s'endormir ainsi, dans le premier soleil.

Le docteur semblait plus inquiet de sa présence de cette sorte d'ivresse dont Marsa disait:

—C'est délicieux!

Il murmura, un soir, à Andras:

—C'est grave!

Le prince eut la sensation d'une nouveau bri-

sement dans sa vie qui avait connu tant de blessures.

Il lui sembla qu'il avait eu le pressentiment d'un malheur nouveau en demandant, peu de jours auparavant, à Yanski Varhély de venir chez lui passer quelque mois. Il avait besoin de son vieil ami, et le comte accourait.

Varhély fut d'ailleurs stupéfait en voyant le changement qui s'était produit depuis si peu de temps dans la physionomie de Marsa. En sept mois, elle avait pris une expression nouvelle, toujours belle, mais émaciée et comme transparente. La petite main, d'une blancheur de stuc, qu'elle tendit à Varhély le brûla: la peau était sèche et chaude.

—Eh! bien, mon cher comte, dit Marsa, étendue sur une chaise longue, quelles nouvelles du général Vogotzine?

—Le général va bien... Il espère retourner en Russie... Le Tzar, supplié, n'a pas dit non!

—Ah! tant mieux, fit la voix très faible de la jeune femme. Il doit profondément s'ennuyer dans le Parc, le pauvre Vogotzine...

—Il fume, boit, promène ses chiens...

Les chiens! Marsa tressaillit. Ces molosses qui allaient survivre à Menko, à elle-même, à cet amour qu'elle savourait maintenant, comme la seule joie de sa vie!...

Machinalement ses lèvres murmurèrent, si bas qu'on n'entendit rien:

—«Ortog... Bundas...

Puis elle dit:

—Je voudrais bien que le pauvre général pût retourner à Saint-Pétersbourg ou à Odessa... On n'est bien que chez soi... au pays... Si vous saviez Varhély, comme je suis heureuse... heureuse d'être revenue en Hongrie... Chez nous!

Elle était très faible. Le docteur fit à Andras signe de la laisser un moment.

—Eh bien? demanda anxieusement le prince à Varhély. Comment la trouvez-vous?

—Qu'en dit le médecin? fit Yanski. Est-ce qu'il espère la sauver?

Zilah ne répliqua rien. La question de Varhély était la plus terrible des réponses.

Enfoncé dans un fauteuil, le prince alors laissa déborder son cœur, parlant au vieux Yanski, assis près de lui, tête nue. Ainsi, elle allait mourir!... La solitude! Voilà à quoi aboutissait sa vie!... Après combien de déceptions et de larmes fallait-il arriver à ce dénouement: une fosse ouverte, un caveau funèbre où s'engloutissaient ses espoirs? Que lui restait-il à présent? A l'âge où l'on n'a plus aucun recours contre le sort, l'amour, l'unique amour de sa vie, lui manquait. Varhély avait fait justice et Zilah avait pardonné—pourquoi?—pour veiller ensemble une morte. Oui, oui, que lui restait-il maintenant?

—Ce qui vous reste si elle meurt? dit le vieux Yanski lentement. Il vous reste ce que vous aviez de vingt ans, ce qui ne meurt jamais. Il vous reste ce qui fut l'amour et la passion de tous ces princes Zilah qui dorment sous nos pieds et qui ont eu les mêmes souffrances, les mêmes déchirements et les mêmes désespoirs que vous. Il vous reste notre premier amour, mon cher Andras, la patrie!

Le lendemain, des musiciens tziganes, que le prince avait mandés, arrivant au château, Marsa se sentit comme ranimée lorsqu'elle entendit le tzigalom et les cris stridents de la czarda. Elle avait soif de ces harmonies brisées, de ces chants qui la prenaient au cœur.

Elle les écoutait en serrant dans sa main enfiévrée la main d'Andras, et, par la fenêtre ouverte, l'*Hymne de Racockzy* montait dans l'air comme jadis, à Paris, sur le bateau qui emportait, au matin de Juill. t, les fiancés le long du fleuve.

(La fin au prochain numéro.)